Je retrouve aujourd'hui dans cette Ville de Lille, en parcourant les quartiers populaires de la grande cité le spectacle de désolation que sur certains points trop nombreux, j'ai rencontrée m'aurait rappelé, s'il en avait été besoin, quelle tragédie s'est passée depuis lors.

M. le Président de la Chambre de Commerce vient avec vigueur et une lucidité admirable de tracer à tous les devoirs qui s'imposent après la tourmente. La France en sort victorieuse, mais affaiblie par les sacrifices de tous genres qu'elle a faits, non seulement pour elle, mais pour la défense de la civilisation et du droit.

C'est maintenant l'heure de rassembler nos forces et de tout faire pour que la victoire donne à ce pays les fruits, qu'il en attend et pour que nos morts, du fond de leurs tombes puissent regarder avec orgueil le pays qui se sera relevé de leur vivant sacrifice.

Messieurs, la devise qui est inscrite dans cette salle résume d'un mot ce que nous devons faire pour réaliser ces devoirs : **la paix est revenue, au travail.** Le travail et aussi l'union, l'union que nous prêchions il y a 22 ans est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Elle est plus nécessaire et plus facile parce que les Français n'ont pas pendant quatre ans et demi, traversé côte à côte, et cœur à cœur les tourmentes épouvantables par lesquelles ils ont passé; ils n'ont pas, dans ces villes occupées par l'ennemi, ou dans la tranchée, supporté ensemble les pires souffrances pour qu'ils oublient aujourd'hui la leçon d'hier. Ils se sont rappelés le lendemain même de la mobilisation qu'ils étaient tous des frères, ils restent des frères et ce mot de notre glorieuse devise républicaine « Fraternité » est aujourd'hui dans tous les cœurs et dans tous les esprits parce que tout le monde comprend bien que pour revoir la France aussi et plus prospère, plus glorieuse qu'avait la guerre, ce n'est pas trop de l'union intime, étroite, indissoluble de tous ses enfants.

Cette union existe. Elle ne se rompra pas. Elle est pour ceux qui ont à cette heure le redoutable honneur de parler au nom de la France, la force suprême lorsqu'au nom de la Patrie, ils réclament pour la France son dû, rien que son dû, mais tout son dû. Le Gouvernement de la République **sait que toute la nation est debout derrière lui. Ayez confiance.** Il y a quelques mois, je venais ici comme Président du Conseil. Je parcourais cette ville et les villes qui l'entourent et qui forment avec elle comme une ruche ayant bourdonnante de travail et de production. J'ai admiré avec quel courage quel entrain, quelle joie, tout le monde s'était remis à l'œuvre. Soyez tranquilles, vos gouvernants seront dignes de vous, ils savent quelles réparations vous sont dues, ils ne parlent pas un langage de haine ou de vengeance, mais bien le langage même de la justice et ce langage sera écouté.

Dans quelques instants, nous allons saluer le noble représentant de la nation alliée qui, à côté de nous, depuis le début de la guerre jusqu'à la dernière heure, a vécu toutes nos souffrances et toutes nos joies, partagé toutes nos espérances, comme aujourd'hui elle partage la Victoire et aussi les efforts nécessaires pour en recueillir les fruits.

Nous pouvons en toute sécurité regarder l'avenir, nous avons pour nous le droit et la force l'un fera respecter l'autre.

Les assistants ont vivement applaudi la péroraison du Président.

Les ministres présents apposent ensuite leur signature sur le livre d'or de la Chambre.

Après avoir visité le grand hall du Palais, les officiels remontent en voiture et se dirigent vers le Palais Rameau, où se tient l'Exposition des Œuves Sociales et suivent l'itinéraire suivant : rues Esquermoise, de la Barre, Boulevard Vauban. Dix heures sonnent quand les voitures stoppent devant le Palais-Rameau, admirablement décoré.

M. Léon Bérard visite le Musée

Pendant que se déroulaient ces cérémonies, M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, visitait le Palais des Beaux-Arts. Il a été extrêmement satisfait de l'admirable effort de reconstitution réalisé par le dévoué conservateur du Musée, M. Théodore, qu'il a vivement félicité.

M. Millerand et les œuvres sociales

Le Président visite l'Exposition organisée au Palais-Rameau et promet tout son concours aux efforts de solidarité sociale :: :: :: :: ::

Une des premières visites de M. Millerand, au lendemain de son arrivée à Lille, après avoir porté le réconfort de sa présence et prodigué ses encouragements aux malades et blessés de l'hôpital prolétarien du quartier Saint-Sauveur, fut pour l'Exposition des Œuvres sociales, auxquelles il a toujours témoigné au cours de sa carrière politique, un particulier et agissant intérêt.

Le Président de la République fut reçu au Palais-Rameau par un autre Président, celui de notre Assemblée départementale, M. Vancauwenberghe, dont le nom est synonime de philanthropie réalisatrice et évoque des institutions de solidarité humaine.

Face à face, ces deux hommes de caractère et d'action étaient faits pour s'entendre et devaient naturellement s'unir dans la même pensée survolant de larges horizons de progrès social accompli dans la paix féconde et le travail créateur.

« Il y a vingt ans, dit M. VANCAUWENBERGHE, M. Millerand, alors ministre du Commerce, appliqua dans le Nord industriel la loi de dix heures, avec un tel doigté, de telles précautions que la réforme s'opéra sans heurt, sans perturbation économique et à la satisfaction générale.

« Aujourd'hui, le cœur de notre hôte illustre est demeuré le même, c'est-à-dire d'une générosité débordante et M. Millerand, devenu Président de la République, poursuit inlassablement son beau rôle de pacification dans tous les domaines de l'activité sociale, pour la vitalité et la prospérité de la France ».

En réponse à cette allocution, couverte d'applaudissements, M. MILLERAND répond :

« Nous sommes ici, les représentants du Gouvernement et moi, pour rendre un hommage ému à cette région qui, à peine arrachée à l'emprise de l'ennemi, s'est remise au travail pour améliorer, comme elle avait commencé de le faire avant la guerre, la situation des malheureux. Cet effort merveilleux où le Nord a depuis si longtemps pris la place d'initiative qui lui appartient, vous voulez aujourd'hui l'intensifier, afin que les vides si cruels creusés dans nos rangs par la guerre puissent, sinon être de longtemps oubliés, du moins être autant qu'il dépend de nous réparés.

« Par le souci passionné que vous apportez et qu'avec vous nous apporterons à tout ce qui peut rendre moins dure la condition de ceux qui travaillent et qui luttent, pour les familles nombreuses, pour l'enfant, pour le logement, pour lutter contre la tuberculose et pour réduire de toutes nos forces le mal sous toutes ses formes, qu'il vienne de la nature ou de nous-mêmes, c'est le programme que vous vous êtes tracé. Soyez assurés que pour l'accomplir, pas un instant le concours du Gouvernement de la République ne vous fera défaut.

« Devant l'admirable spectacle de toutes ces œuvres, nées de l'initiative privée, secondées, agrandies, multipliées par l'effort des Pouvoirs publics, je prends l'engagement sacré de ne jamais abandonner cette œuvre de solidarité sociale »

La nombreuse assistance salue de longs applaudissements cette énergique déclaration du Président de la République.

M. Millerand visite ensuite les sections de l'Exposition, et s'arrête avec un vif intérêt, devant chacune d'elle.

Nous ferons demain un succinct exposé des Œuvres Sociales qui retiennent l'attention des visiteurs au Palais-Rameau et sont le symbole tangible de l'incessante activité du Nord pour sa renaissance et son avenir.

Après sa visite de l'Exposition des Œuvres Sociales, le Président se rend à la Préfecture, empruntant la rue Solférino. Des grappes humaines figurent à toutes les fenêtres.

Place Philippe-Lebon, face à la statue de Pasteur, une estrade est érigée, entourée de fleurs multicolores. Sur un socle est exposé le Poilu, du sculpteur Gaby, qui sera plus tard offert au Président.

Par la rue Nicolas-Leblanc, le cortège gagne la Place de la République, qui est bondée d'une foule innombrable, venue pour acclamer le souverain belge et les membres du Gouvernement français.

De longues ovations montent. Le Président salue. Un spectacle impressionnant se déroule, dont Lille gardera longtemps le souvenir.

Des autos se détachent du cortège. Des officiels partent à toute allure à la rencontre du Roi-Soldat.

La Réception des Maires par M. Millerand

Dans la salle du Conseil général, le Président de la République reçoit les maires du département. Ils sont venus à plus de cent, de tous les arrondissements.

M. Millerand prend la parole et dit la joie qu'il éprouve à les recevoir. Nous agissons, dit-il, avec la conviction de personnes qui savent faire respecter leur droit.

M. Millerand sait à qui il s'adresse. Les maires des communes du Nord ont de lourdes charges, mais ils ont également le devoir d'administrer leurs communes en donnant aux populations l'exemple de leurs vertus.

Nous avons la certitude, termine-t-il, que le droit sera vainqueur, et que nous obtiendront toutes les réparations qui nous sont dûes. Le Gouvernement de la République sera digne des populations que vous représentez.

Des applaudissements retentissent de toutes parts. Le chef de l'Etat serre ensuite les mains de tous les présents.

L'arrivée à Lille du Roi des Belges

Albert Ier reçut un accueil triomphal

Le roi Albert Ier a eu, hier matin, à Lille, une entrée digne de lui et de la capitale des Flandres.

C'est par la porte de Valenciennes, un peu avant midi, qu'il pénétra en auto dans la vieille cité, ainsi que d'ailleurs l'annonçait le programme de la journée.

Dès dix heures du matin, c'est-à-dire deux heures auparavant, un méticuleux service d'ordre avait été établi sur les voies où devait passer le souverain, par M. Oudaille, commissaire spécial, qui est certes homme de précautions et à qui, en l'occurence, on ne saurait reprocher d'avoir pris de tardives mesures.

Devant la porte de Valenciennes, M. Oudaille va, s'agitant sans cesse, sur la petite place par où l'on débouche en venant de la banlieue. Il rectifie, met au point contrôle, surveille, s'agite, part, s'en va, revient, jette des ordres et formule d'ultimes recommandations aux fonctionnaires chargés de maintenir la foule à distance.

Mais voici qu'un écusson, curieusement ornementé, suivi d'une bannière, derrière laquelle se trouvent une trentaine de gymnastes, débouchent de la rue de Cambrai. Ce sont les représentants de la « Société Royale de Namur », bientôt suivie de « L'Anversoise », toutes deux venues pour prendre part au concours fédéral.

Les autorités suivent de près. C'est d'abord M. Naudin, Préfet du Nord ; Saint-Venant et Charles Delesalle, députés ; le maire Delory, et ses adjoints, les édiles de la Cité de la Ville de Nice ; le général Sérigny, M. Borel, chef de cabinet de M. Loucheur, ministre des Régions libérées, etc.

A 11 heures 50, deux automobiles arrivent. Dans la seconde, se trouve le Roi, accompagné de M. Jaspar, ministre belge des Affaires étrangères et de comte de Mérodes, grand maréchal de la Cour.

Dans les autos suivantes, on remarque : M. le baron de Gaiffier d'Hestroy, ambassadeur de Belgique, à Paris ; les gouverneurs de la Flandre occidentale et de la Flandre orientale ; M. de Margerie, ambassadeur de France à Bruxelles ; le colonel d'Outremont, adjudant du Palais, etc.

Sitôt passé la porte de Valenciennes, le Roi descend d'auto ; le Préfet et l'Adjoint Moithy vont au-devant du souverain pour lui souhaiter la bienvenue et dire le chaleureux accueil que lui réserve la population lilloise.

Le Roi remercie, serre la main en souriant à ceux qui viennent de l'accueillir, puis remonte dans sa voiture, qui reprend sa marche.

Sur tout le parcours de l'auto royale, des cris éclatent de toutes part : « Vive le Roi ! Vive Albert Ier ! »

Le souverain, qui est en uniforme de général, répond en s'inclinant par le salut militaire. Il semble charmé.

Au boulevard des Ecoles, dont les arbres sont ornée de quantités de drapeaux belges et français, éclate le fameux vivat flamand, interprété par 500 exécutants, que dirige M. Fanyau, l'excellent chef de l'Emulation Chorale. Ces choristes, bénévoles ont été fournis par les écoles supérieures de filles et de garçons de Lille, les sociétés chorales, les Orphéonistes Lillois, l'Emulation chorale, la Lyrique de Fives, l'Orphéon de Saint-Maurice, le Choral des XXX, le Club Orphéonique Lillois.

L'auto du roi fait halte. Deux fillettes présentent à Albert Ier des gerbes de fleurs et lui récitent un court compliment. Toutes deux, vêtues de blanc et parées de rubans tricolores aux couleurs de la Belgique, reçoivent les remerciements du Roi, qui n'a cessé de sourire paternellement en les écoutant.

Et pendant que, sur le rempart, tonne le canon et retentissent les salves réglementaires, l'auto royale reprend sa marche vers la Préfecture, où M Millerand, Président de la République attend le Roi-soldat

La réception du Roi à la Préfecture

A l'entrée de la cour d'honneur, M Millerand, précédé de M. de Fouquières, directeur du Protocole, et suivi des ministres : MM. Loucheur et Leredu, et des officiers de sa maison militaire, s'avance à la rencontre du Roi des Belges.

Le Souverain et le Président de la République se serrent les mains avec une grande affabilité. Ils échangent des paroles de courtoisie, tandis que les personnages de leur suite se tiennent à quelque distance.

Les milliers de Lillois massés place de la République, crient avec un enthousiasme qui ne se lasse pas « Vive le Roi ! Vive la Belgique ! La musique joue la « Brabançonne ».

Le Roi et M. Millerand serrent ensuite les mains des ministres et des officiers qui les accompagnent.

Albert Ier, accompagné du Président de la République, passe en revue le bataillon du 43e d'infanterie, qui lui rend les honneurs. Les acclamations populaires continuent toujours avec la même intensité.

Le Roi et M. Millerand pénètrent ensuite dans la Préfecture, passant sous les batteries des cinématographes et photographes. Ceux-ci auront enregistré les physionomies souriantes des deux représentants de la Belgique et de la France, manifestement heureux de se rencontrer une fois encore.

Après un entretien de dix minutes dans un salon de la Préfecture, le Président de la République conduit le Roi jusqu'à sa voiture. Les manifestations se renouvellent frénétiquement sur la place de la République.

Le Roi se rend avec sa suite dans un hôtel particulier qui est mis à sa disposition, rue Solférino, chez M. Le Blan, industriel.

Le grand Banquet officiel

Après une absence d'une demi-heure, le roi revient vers la préfecture, où il doit assister au grand banquet officiel. Les acclamations retentissent de nouveau, quand l'auto réapparaît sur la place, bondée de monde.

Le banquet offert en l'honieur du roi des Belges et du président de la République est servi dans la grande salle des fêtes de la Préfecture.

Il comprend plus de cinq cents couverts et est magnifiquement servi.

Albert Ier et M. Millerand ont à leurs côtés MM. Jaspar, Barthou, Loucheur, Daniel Vincent, Leredu, les sénateurs et députés du département, les personnages de leurs suites.

Le roi des Belges a, à sa droite, MM. Millerand, Vancauwenberghe, président du Conseil général; comte de Mérode, Léon Bérard, général du Roy de Bligny, Loucheur et, à sa gauche, MM. Delory, maire de Lille; Jaspar, Barthou, baron de Gaiffier, d'Hestroy, Daniel Vincent, comte d'Oultremont, Leredu.

Albert Ier porte sur son uniforme des décorations françaises, la médaille militaire, la croix de guerre, la plaque de grand'officier de la Légion d'honneur.

Le discours de bienvenue du Maire de Lille

Au dessert, DELORY, souhaitant la bienvenue au président et au roi des Belges, porte le premier toast. Il s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Permettez au représentant de la ville de manifester sa satisfactin de voir les chefs d'Etat des Nations amies participer à la 43me Fête Fédérale de Gymnastique.

Votre visite, Messieurs, ne sera pas seulement une haute marque d'intérêt aux nombreuses sociétés françaises et étrangères qui participent à cette belle manifestation de culture physique ; elle vous permettra aussi de constater de visu que cette population du Nord, malgré les malheurs qui l'ont frappée du fait de la guerre et de l'occupation étrangère, n'a pas perdu de sa vigueur, puisque malgré l'aide limitée qu'elle a reçue, elle s'est mise courageusement à sa tâche de relèvement matériel et moral.

Les œuvres de solidarité et de prévoyance sociale ont été au premier rang de ses préoccupations.

Demain, si le concours qu'elle est en droit d'attendre ne lui fait pas défaut, elle poursuivra avec plus d'ardeur encore l'œuvre de reconstitution, surtout que la loi de l'expropriation par zone, copiée sur la vieille législation belge, est après 15 ans d'attente enfin entrée dans le domaine de la réalité.

Pour que nos municipalités puissent en faire usage sérieusement il faudra que le Parlement décide que les décisions du jury d'expropriation ne sont pas obligatoires pour les communes et que notre administration centrale, sous prétexte que ces communes sont en tutelle, n'étouffe pas leurs initiatives sous un monceau de formalités et de paperasserie plus ou moins utiles.

Il est indispensable d'aller vite mais, cependant, ce serait un crime que de reconstruire nos cités dans la situation ancienne. Il faut donc que l'Etat, malgré la situation difficile devant laquelle il se trouve, ne ménage pas son concours pour la réalisation de villes plus belles et plus hygiéniques, conditions indispensables pour la santé publique.

Une population forte et nombreuse, voilà ce qu'il faut à la France, non seulement pour défendre son droit et sa liberté, mais pour créer sa prospérité et travailler à l'établissement d'une société plus humaine où les conflits ne seront plus traité par la force, mais comme pour les individus, par des sentences arbitrales.

Ce n'est pas l'heure d'exposer en détail ces idées. Aussi, Messieurs, permettez-moi de dire que nous n'oublierons jamais que France et Belgique furent unies pour la défense du droit et de la liberté et je lève mon verre en criant « France et Belgique toujours unies pour le droit et la Paix ».

Puis, s'adressant au président, Delory exprime le vœu que le chef de l'Etat usera largement de son droit de grâce en faveur de ceux qui n'auront pas été amnistiés.

Il expose également les desiderata de ses concitoyens pour hâter la réparation des dommages de guerre. Il lève son verre aux hôtes de Lille et reçoit les applaudissements unanimes de tous les convives indistinctement.

Avec son éloquence coutumière, M. VANCAUWENBERGHE, président du Conseil général du Nord, porte à son tour un toast en l'honeur du roi et de la reine des Belges.

Il prononce un panégyrique d'Albert, qui s'est acquis une gloire immortelle aux yeux de l'humanité, en refusant à l'Allemagne de fouler le sol de la Belgique.

C'est, dit-il, grâce à la résistance des petits Belges que nous avons pu préparer la victoire terminale (applaudissements).

L'orateur lève ensuite son verre et boit à la santé des deux pays indissolublement unis dans le sort commun. (Applaudissements).

Discours de M. Millerand

M. Millerand se lève ensuite et prend la parole :

Le 2 août 1915 — au jour anniversaire de l'ultimatum qu'un an plus tôt pour sa honte et pour votre gloire l'Allemagne adressait à la Belgique — le ministre de la guerre de France saluait Votre Majesté et à vos côtés Sa Majesté la Reine qu'entouraient comme d'un rayonnement de candeur et d'espérance les trois enfants royaux, dans cette modeste villa de la Panne, plus émouvante, plus significative en sa simplicité que les plus fastueux Palais.

A cette date, depuis de longs mois déjà et pour des années encore, entre nos deux pays n'existait plus de frontière. Cramponnée au dernier lambeau de la patrie, l'héroïque armée belge, ses Souverains au milieu d'elle, maintenait avec ses camarades alliés la ligne de tranchées devenue la frontière entre l'ennemi et nous

Du côté de l'ennemi avec la majeure partie du sol belge se trouvaient, en totalité ou pour partie, dix départements français. Cette ville où nous avons aujourd'hui la joie de fêter en la personne de son Roi la noble Belgique frémissait sous le joug allemand. Sur son glorieux martyrologe s'inscrivent côte à côte, nouveau et éloquent témoignage de la fraternité indissoluble qui unit les deux peuples, les noms du Français Jacquet fusillé avec ses trois camarades, en septembre 1915, pour avoir soustrait des combattants alliés à la vindicte allemande, et de l'étudiant belge de 16 ans Léon Trulin, fusillé lui aussi, en novembre 1915, pour avoir servi ses deux patries, celle d'origine et celle d'élection contre l'envahisseur.

Ce n'est pas mon dessein de m'appesantir sur tant d'incidents douloureux ou tragiques dont, pendant quatre longues années, fut tissée la vie de Lille. A nos côtés se tiennent les témoins et les acteurs de ce drame. S'ils ont l'âme trop haute pour crier vengeance, — avec la Belgique et la France entières, avec tous nos alliés, ils réclament justice.

Justice contre le gouvernement et le peuple qui ont voulu et déchaîné la guerre ; qui, avant la guerre déclarée, à toutes les suggestions de paix, à la proposition formelle de porter le conflit devant la conférence de La Haye ont répondu par des échappatoires ou par le silence. Justice contre le gouvernement et le peuple qui, à travers le déroulement des hostilités, ont, en dehors de toute nécessité militaire, poursuivi la ruine et la dévastation systématique des mines, des usines et des matériels économiques préparant pour la paix leur prépotence industrielle par le pillage et l'incendie.

Tant que, contre l'évidence, l'Allemagne s'obstinera, par la voix des hommes publics et de ses gouvernants, à dénier cette responsabilité dont en son nom ses négociateurs ont passé l'aveu, et qu'hier encore, une fois de plus, proclamait contre elle le gouvernement des Etats-Unis, il n'aura pas de paix dans le monde. La Force devra faire respecter le Droit.

Pour nous avoir réduits à cette extrémité, l'Allemagne ne réussira pas à duper le monde ni à intervertir les rôles.

Ce n'est pas du côté de nos démocraties, affamées de travail et de paix qu'il sied de chercher des rêves d'impérialisme.

La spectacle qu'en ce jour de fête nous offre cette grande et laborieuse cité apporte une réponse décisive à des calomnies dont le ridicule n'efface pas l'odieux.

Cette région où, des deux côtés de la frontière, s'affirme traditionnellement une vie corporative et sociale si intense, présente à la méditation et à l'admiration publiques des œuvres sociales animées du pur et exclusif souci de l'humanité.

Elles se proposent de combattre le mal sous toutes ses formes matérielles et morales, d'encourager la famille, de sauver l'enfant, de développer l'individu.

Nées et grandies dans la liberté, elles font appel, pour vivre et prospérer à l'appui de la Commune, du Département, de l'Etat et, avant lui, à l'initiative privée.

La raison, la discipline librement consentie sont leurs instruments d'action.

Leur but, que poursuit avec elles l'Union des Sociétés de Gymnastiques de France groupée aujourd'hui en sa réunion solennelle, est de former des hommes et des citoyens, conscients de leurs devoirs comme de leurs droits, ayant, selon le précepte de la sagesse antique, un esprit sain dans un corps sain.

Nous ne nourrissons pas d'autre ambition que de préparer aux générations de demain un avenir de liberté, de fraternité et de paix où le bonheur individuel soit le fruit et le prix du dévouement désintéressé au Devoir et à l'Idéal.

Ce ne sont pas des mots sonores et vains que ceux qui pendant quatre ans et demi ont fait lever une si merveilleuse moisson d'héroïsme et d'abnégation.

Nos peuples seront dignes de leur victoire et des sacrifices qui la leur ont assurée. Unis étroitement dans la paix comme ils le furent pendant la guerre, ils ne déserteront pas la noble mission de civilisation et de liberté à laquelle ils se sont voués.

Je lève mon verre en l'honneur de S. M. le Roi des Belges, de S. M. la Reine et de la Famille Royale.

A la Ville de Lille !

Au Département du Nord !

Un tonnerre d'applaudissements retentit tandis que la musique de la 1re division d'infanterie exécute la « Brabançonne ».

Comme pour le président Millerand, les convives restent debout quand dans un silence recueilli, le roi Albert prend la parole avec un accent marquant indéniablement son origine.

Discours du Roi Albert

Après avoir remercié les orateurs des paroles gracieuses qu'ils eurent pour lui et la reine, le roi rappelle les heures tragiques de la guerre :

En me rendant à l'invitation du Comité de la 43e Fête Fédérale, continue-t-il, je suis heureux de rencontrer le Président de la République et d'assister avec lui à une fête qui réunit cette jeunesse ardente et vigoureuse qui incarne les espérances de votre patrie.

Le roi fait ensuite l'éloge de la gymnastique et des exercices physiques, qui procurent la santé, la force et l'agilité.

Comme la Belgique, dit encore le souverain, la ville de Lille a connu pendant toute la guerre toutes les horreurs de l'invasion ennemie. Au cours d'une occupation dure et implacable, elle a beaucoup souffert.

Ici ont commencé ces odieuses déportations renouvelées du moyen-âge et de l'antiquité ; mais les Lillois ont fait preuve à ce moment de ce stoïcisme qui caractérise l'âme de la France dans toutes les grandes épreuves de son histoire.

C'est pour moi un devoir de rendre un solennel hommage aux vaillantes populations de ces régions du Nord, mes si bons voisins ; à de courageux citoyens comme Jacquet et ses camarades tombés noblement pour la grande cause, à ces habitants qui n'ont jamais perdu la foi dans le triomphe final de la justice, enfin à tous ses admirables soldats du 1er corps.

Le premier corps, le corps de Lille ! Quels glorieux états de service pendant quatre années et demi de lutte ! Il n'est pas une victoire dont ses soldats n'aient eu leur part ; il n'est pas une situation critique qu'ils n'aient aidé à rétablir.

Saluons respectueusement ces incomparables soldats ; et vous me permettrez également, Messieurs, de m'associer de tout cœur au culte attendri et pieux dont votre Ville comme la Nation tout entière entoure la mémoire de ses enfants tombés pour la Patrie.

Je remercie le Maire dont l'énergie et l'esprit de patriotique résistance, ainsi que le dévouement à la population, lui ont valu la haine de l'ennemi et la déportation pendant plus d'un an. Je remercie le Maire et la population lilloise, de l'accueil qu'elle m'a fait et qui, je le sens, s'adresse, non pas à l'homme, mais à la Nation que je représente ici. Je forme des vœux chaleureux pour l'avenir prospère de votre ville qui déploie tant d'énergie à se relever de ses ruines et qui donne l'exemple du travail, cette loi du monde, condition essentielle de la restauration de nos pays.

Je propose, Messieurs, de lever nos verres en l'honneur de M. Millerand, Président de la République, et de boire au bonheur, au bien être de cette vaillante population lilloise et à la grandeur de la France. »

Lorsque le roi porte son toast, toute la salle éclate en applaudissements frénétiques qu'aucune convenance ne vient plus contenir.

La musique joue la « Marseillaise ».

Le banquet officiel est terminé.

Dehors, la foule se fait de plus en plus compacte. Elle éclate en applaudissements quand les deux chefs d'Etats paraissent au balcon d'honneur, entourés de leur suite et adressent des saluts amicaux à la masse des spectateurs enthousiasmés : « Vive le Roi! Vive Millerand! » crie-t-on de toutes parts.

Un entretien diplomatique

Avant que le souverain et le président n'entreprennent la continuation de leur promenade par la ville, une période assez longue s'écoule pendant laquelle visiblement impatiente, la foule attend en vain l'apparition des chefs d'Etats.

C'est que dans un salon particulier de la préfecture, se tient un entretient de la plus haute importance, auquel prennent part MM. Jaspar, ministre des Affaires étrangères de Belgique; Barthou, Loucheur, M. de Margerie, ambassadeur de France à Bruxelles, et Gaiffier d'Hestroy, ambassadeur de Belgique à Paris.

Le roi des Belges et le président de la République participent également à l'entretient. Rien n'a transpiré de cette entrevue, qui ne dura pas moins de quarante minutes.

Un défilé triomphal à travers la ville

C'est ensuite la grande randonnée à travers la ville en fête. Par l'escalier d'honneur, transformé en bouquet vivant, grâce aux jeunes filles vêtues de blanc qui l'ornent, les officiels descendent vers leurs voitures.

Les couleurs étincelantes des étendards se detachant du fond vert tendre des plantes disposées à profusion, forment un tableau féérique du plus impressionnant effet.

Majestueux, le cortège s'ébranle de nouveau. C'est maintenant la marche triomphale grandiose, qui s'accomplit sous les décors entre deux rangées de maisons, aux fenêtres garnies de grappes humaines en délire.

Tout Lille est dehors; tout Lille est en fête. Combien de personnes sont là qui acclament les chefs d'Etats ?

Cent mille, deux cent mille, qui pourra jamais le dire ?

C'est une de ces manifestations exceptionnelles, dont on ne peut mesurer l'étendué.

En une même ovation, d'un même cœur, toute la ville, tout le Nord, toute la France, toute la Belgique représentés, ont rendu le plus solennel des hommages aux hommes qui ont la lourde charge de présider aux destinées des nations, étroitement unies et alliées.

Le cortège passe par les rues Gambetta, Colbert, la rue Nationale, la Grand'Place. Au moment où les voitures contournent la déesse, sur la place entièrement dégagée, un rayon de soleil tombe sur la foule. Jamais perspective plus éclatante et plus grandiose ne s'est vue en notre vieille cité. Par la rue Esquermoise, la rue Royale et la rue d'Angleterre, on gagne la mairie, où doit se faire la réception officielle.

A la Mairie

Dans la modeste salle des délibérations du Conseil municipal, les adjoints au maire de la ville sont rassemblés. Raghebom, Guelton, Saint-Venant, Verhaeghe, Moithy, Déneubourg, Creton, sont présents.

Dans une manteau de plantes vertes, deux statuettes sont disposées, qui doivent être offertes au roi des Belges et au président, « Le Poilu », du sculpteur Soubricas, et « Le Poilu », de Caby.

Au nom de la municipalité, Delory prend la parole en ces termes.

Monsieur le Président de la République,
Sa Majesté le Roi des Belges :

Au nom de la ville de Lille, je vous souhaite la bienvenue dans la cité Lilloise.

Vous nous excuserez d'être obligés de vous recevoir dans un si pauvre local, mais outre l'énorme désastre causé par le bombardement, l'incendie a détruit plusieurs de nos locaux importants entre autres notre Maison commune et c'est dans cet immeuble que les Services municipaux ont dû se réfugier.

Malgré l'exiguïté et la triste apparence de l'atelier, tous mes collaborateurs travaillent avec ardeur pour donner à la Cité le cadre que mérite cette capitale de la région du Nord.

Malheureusement le chômage qui atteint la totalité de notre industrie crée à notre population déjà si éprouvée par la guerre et l'occupation allemande une situation bien pénible qui amène pour l'Administration que j'ai l'honneur de présider un redoublement de soucis lorsque toute son activité devrait être concentrée pour l'œuvre de renaissance de la ville.

Nous ne pouvons en ce jour qu'émettre le vœu que dans un délai très court, l'industrie reprendra son essor et que par le travail notre population sortira de la situation lamentable dans laquelle elle se trouve.

Cela est d'autant plus nécessaire, que sans la reprise des affaires pas de moyens financiers pour mener à bien l'œuvre de relèvement.

C'est avec l'espoir de voir cette réalisation que je crie :

Vive la France ! Vive la Belgique ! Vive Lille !

Delory est chaleureusement applaudi.

M. MILLERAND lui répond en disant la joie qu'il éprouve à voir le maire au premier rang pour montrer la confiance de ses administrés en la justice finale. Il prie Delory de transmettre ses remerciements à ses administrés pour l'accueil enthousiaste qu'ils ont réservé au roi des Belges et à lui-même.

Cet accueil est particulièrement émouvant, dit-il, dans cette ville qui a traversé tant d'épreuves. Cette joie et cette allégresse prouvent votre courage et aussi votre volonté de rendre votre ville plus belle, plus prospère que jamais. Lille compte des pages glorieuses; elle n'en compte pas de plus belles que celles que vous avez écrites pendant quatre ans, sous le joug allemand. Remercicz vos populations du bel exemple d'union et de confiance en l'Etat, qu'elle ont donné aujourd'hui.

Au nom des Anciens Combattants, M. Schaeppelynck apporte ensuite au chef de l'Etat l'assurance de leur concours.

Il lui offre « Le Poilu » de Caby en l'honneur de sa visite.

Puis c'est Moithy, adjoint, qui au nom de la municipalité, offre au roi des Belges « Le Poilu », du sculpteur Soubricas.

Au nom des Amis de Lille, M. Delepoulle offre à son tour aux chefs d'Etats la plaquette des Amis de Lille, qu'il destine à la reine Elisabeth, et à Mme la Présidente.

La réception est terminée. Le champagne est versé. On boit à la santé et à la prospérité des deux pays.

De là, le cortège se rend au Stade du boulevard Carnot, par les rues de la Monnaie, Grande-Chaussée, la place du Théâtre et le Nouveau Boulevard..

C'est ici que se déroulera la brillante apothéose de ces grands jours.

M. Millerand et Albert Ier à la fête de gymnastique

Cette grandiose manifestation de la 43e Fête fédérale de gymnastique ne pouvait se terminer sans que le Président de la République française et Sa Majesté le Roi des Belges ne lui rendissent, par leur présence, un hommage solennel.

En attendant l'arrivée de nos illustres visiteurs, la fête de gymnastique continue à se dérouler en toute splendeur devant une foule compacte qui emplissait les tribunes. Le nombre des spectateurs peut s'évaluer certainement à 25.000.

La piste a été divisée en rectangle, où chaque société, à l'heure convenue, trouvera sa place pour exécuter les grands mouvements d'ensemble.

Tout d'abord, les « Sokolettes », de Prague, en des évolutions d'une souplesse admirable, remportent un véritable triomphe. Ces sociétés féminines auront été la véritable révélation de ces journées inoubliables. Elles nous ont démontré ce que doit être pour la femme, une gymnastique bien comprise.

Diverses sociétés : « La Jeunesse du Blanc-Seau », de Tourcoing, la « Société Suisse, de Paris », etc., obtiennent également beaucoup de succès. Puis, au son de marches entraînantes jouées par les musiques des 1re et 2e divisions d'infanterie, a lieu le défilé des drapeaux et celui de 320 sociétés de gymnastique, qui se massent pour l'exécution des mouvements d'ensemble. Ces exercices ont lieu avec une rectitude impeccable. Une immense ovation salue nos vaillants gymnastes.

L'arrivée du Cortège Présidentiel

Il est cinq heures lorsque le cortège officiel est annoncé. La minute est solennelle. La municipalité de La Madeleine et les dirigeants de la fête fédérale se rendent à l'entrée du Stadium pour recevoir le Président de la République et le Roi Albert Ier.

Les drapeaux font la haie de chaque côté du passage central, étendarts de France et de Belgique marient une fois encore leurs couleurs glorieuses en une sorte d'apothéose triomphale. Et cette apothéose a lieu pour célébrer une fois de plus l'union indissoluble des deux pays voisins habités par deux peuples frères.

Voici l'escorte présidentielle et les voitures de l'escorte.

La foule pousse des hourrahs enthousiastes et acclame sans se lasser les illustres visiteurs, à qui M. Cazalet et M. Descamps, maire de La Madeleine ont souhaité la bienvenue à leur descente de voiture.

La « Marseillaise » retentit, hymne vibrant de patriotisme français. Les drapeaux s'inclinent sur le passage de M. Millerand et du roi Albert ; lentement, le cortège s'avance et gagne ainsi la tribune officielle, cependant que l'enthousiasme de la foule atteint au délire.

De front, le Président de la République et le Roi des Belges gravissent l'estrade.

Parmi les personnalités qui les entourent, citons : à gauche du Président, M. Jaspar, ministre des Affaires étrangères belges, Bérard, ministre de l'Instruction publique ; le baron de Gaiffier d'Hestroy, grand chambellan du Roi ; M. Daniel-Vincent, ministre du Travail. A droite du Roi, se trouvent M Barthou, ministre de la Guerre, le comte de Mérode, M. Cazalet.

Derrière, nous remarquons MM. Trystram, Loucheur, maréchal Buroy de Blémy, général Lasson, A. de Fouquières, chef du Protocole, le comte d'Outremont, M. Leredu, MM. Naudin, Préfet du Nord, Potier, Pichon, De Margerie, ambassadeur de France, Dehierre, Hayez, Bersez, Delory, Saint-Venant, etc.

La remise du Drapeau Fédéral à la ville de Lille

La sonnerie « au drapeau » retentit et M. Féraud, adjoint au maire de Nice, remet officiellement à la Ville de Lille, pour une année, le drapeau de la Fédération des Sociétés de gymnastique de France. A cette occasion, il prononce l'allocution suivante :

« Je suis heureux de saluer la renaissance de Lille. A cette cité glorieuse qui connut les angoisses de l'invasion nous tenons, mon Conseil Municipal et moi, au nom de la ville de Nice, à rendre un hommage solennel devant la Président de la République et devant le « Roi-soldat ». Nous saluons la cité martyre. »

Et s'adressant aux gymnastes M. Féraud continue :

« Mes chers gymnastes, lors d'une fête semblable à celle de ce jour, vous nous avez confié la garde de ce drapeau. Ces trois couleurs résument toutes nos espérances. Aimez-le, ce drapeau, car il est l'image de la patrie et parce que vos aînés sont morts pour lui.

» J'embrasse cet étendard avant de m'en séparer, je le confie à la ville de Lille et au nom de la ville de Nice, une fois encore, je vous salue. »

Le drapeau étant remis à la Ville, M. Cazalet, président de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, prend la parole, ainsi que M. Wachmar. Tous deux précisent la portée de cette cérémonie.

Au nom de la Ville de Lille, Delory remercie de l'honneur qui est fait à cette cité. Le drapeau des gymnases sera à l'honneur en ce pays où les sociétés de gymnastiques fourmillent.

Le Président de la République salue les gymnastes

M. Millerand, en quelques phrases émues clôt la série des discours en célébrant la vaillance de nos gymnastes.

« *Je salue avec joie, dit-il, cette vaillante jeunesse qui veut marcher sur les traces de ses aînés, et qui prétend se montrer dans la paix, intrépide, comme elle le fut dans la guerre. Les sociétés de gymnastique rendent d'immenses services au pays.*

» *Cette œuvre il faut la continuer de ville en ville à travers la France. Merci, au nom du pays, à vous qui vous consacrez à cette noble et utile besogne. Laissez-moi vous dire la gratitude de la France* ».

Longuement, ce discours si simple